

Naviguer vers des futurs désirables

Utopies et alternatives au capitalisme

PAR ALICIA LAMBERT,

CHARGÉE DE PROJETS À LA FUCID

ANALYSE DE LA FUCID 2025 | 05

Retrouvez toutes nos analyses et études
sur notre site Internet !
<https://www.fucid.be/analyses-etudes/>

À travers ses analyses, études et outils pédagogiques en éducation permanente, la FUCID ouvre un espace de réflexion collective entre les militant·e·s du monde associatif, les citoyen·ne·s du Nord et du Sud et des enseignant·e·s / chercheur·se·s. En multipliant les regards et les angles d'approche sur les questions de société liées à la solidarité mondiale, la FUCID propose de renforcer, au sein de l'enseignement supérieur, la valorisation d'alternatives aux systèmes de pensée dominants.

FUCID ASBL | Rue de Bruxelles 61, 5000 Namur
info@fucid-unamur.be | 081/72.50.88
Numéro d'entreprise : BE0416.934.803
Compte en banque : BE45 0013 1728 8389



Avec le soutien de la

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Naviguer vers des futurs désirables

Utopies et alternatives au capitalisme

Face aux dérives du capitalisme, se répand de plus en plus l'idée que nous aurions besoin de nouveaux récits, afin d'imaginer d'autres possibles⁰¹. Modeler d'autres imaginaires, tisser des rêves différents, dessiner un avenir alternatif, là où la solidarité et la convivialité l'emporteraient sur le profit. De telles utopies, pourtant, existent déjà bel et bien, sur papier comme à travers d'actes concrets, s'exprimant dans un éventail de possibilités.

Dans sa bande dessinée *Who is Afraid of Degrowth* (2024)⁰², qui explore les malentendus autour de la décroissance⁰³, Céline Keller l'affirme : « Les histoires sont déjà là, et ce dont nous avons urgemment besoin, c'est d'une écoute plus attentive et de meilleure qualité » (s.p.)⁰⁴. Les utopies ne sont pourtant pas toujours prises au sérieux, considérées comme idéalistes, irréalistes et inatteignables. L'adjectif « utopiste » est d'ailleurs fréquemment employé pour discréditer des luttes œuvrant en faveur d'une société solidaire et conviviale, respectueuse de la terre et des êtres qui l'habitent.

Une part de réalité se cache derrière ces affirmations, puisque le terme *utopia*, apparu en 1516 dans le livre de Thomas More du même nom, signifie « non-lieu », soit un idéal qui n'existe pas encore et qui pourrait se révéler faillible. Les utopies, néanmoins, « ne sont pas des plans ou des destinations, mais des boussoles » (Keller 2024, p. 123)⁰⁵. Elles aident à naviguer vers des futurs désirables, pour qui sait les écouter.

Suivre d'autres boussoles

Il n'est cependant pas rare de se perdre en chemin, puisque l'utopie court toujours le risque de se transformer en dystopie. La célèbre autrice canadienne Margaret Atwood posait d'ailleurs la question suivante, qui se trouve également au cœur de

ses romans spéculatifs et dystopiques : « Toutes les utopies sont confrontées à un problème : que faire de celles et ceux qui ne sont pas d'accord avec vous ? » (Atwood 1999)⁰⁶. Ce que de tels récits enseignent à ses lectrices et lecteurs, c'est que l'utopie échoue à en être une dès qu'elle prend place aux dépens d'un autre groupe.

C'est ici que l'utopie capitaliste – qui en est bien une, même si elle évite généralement de se dévoiler ainsi – a déjà prouvé ses limites, puisque celles et ceux qui en bénéficient représentent encore aujourd'hui une minorité à côté de celles et ceux qui la subissent. Basé sur un idéal méritocratique aveugle aux privilèges des groupes dominants, le capitalisme ancré dans des schémas colonialistes et patriarcaux échoue, encore et encore, à s'ouvrir à l'ensemble de la société. Face à un tel constat, c'est le propre de la société que de se questionner et de se redéfinir pour tendre vers des utopies alternatives, même si elles paraissent – et paraîtront probablement toujours – inatteignables.

Pour ne citer que quelques exemples, on pourrait mentionner le roman *Herland* (1915) de Charlotte Perkins Gilman, qui indique déjà les chemins possibles vers une société féministe, où les femmes, débarrassées de l'oppression patriarcale, deviennent libres économiquement. Quelques décennies plus tard, le roman *The Dispossessed* (1974) d'Ursula K. Le Guin laisse entrevoir une utopie anarchiste, où l'absence de pouvoir et de possessions n'entraîne pas le chaos, mais bien une forme de liberté et de solidarité. Plus récemment encore est parue la bande dessinée *The Arrival* (2006)⁰⁷ de Shaun Tan, qui imagine un accueil des personnes migrantes

^{#01} C'est ce que proposait, notamment, le festival Maintenant ! en 2025 (« Réenchanter, résister, imaginer »). ^{#02} Disponible à la FUCID ou téléchargeable gratuitement sur le site officiel de l'artiste ! ^{#03} Concept et mouvement aussi bien économique que politique, social et philosophique, qui vise à produire et à consommer moins, pour augmenter le bien-être social et sociétal. ^{#04} Traduction de l'autrice. ^{#05} Traduction de l'autrice. ^{#06} Traduction de l'autrice. ^{#07} *Là où vont nos pères* (2007, Dargaud), en français

basé sur un cycle d'entraide et de solidarité.

Qui pourra lire nos boussoles ?

Dans une société capitaliste qui préfère l'innovation rapide, sans prendre le temps de s'arrêter pour contempler et questionner ses mythes et ses imaginaires, les études en « humanités » (histoire, cultures, langues, lettres, philosophie...) ne sont pas toujours très valorisées. Elles n'ont pourtant jamais été aussi cruciales ! C'est ce qu'affirment les doyennes et doyens des facultés de philosophie et lettres en Fédération Wallonie Bruxelles, dans une carte blanche qui souligne l'importance de « former des esprits libres, critiques, créatifs, capables d'habiter le monde avec lucidité et responsabilité » (Berns et al., 2025). En 2022, un professeur quittait d'ailleurs la Louvain School Management, dénonçant la suppression des cours de philosophie, de sociologie, de psychologie ou d'histoire (Lievens, 2022).

La plupart des utopies s'exprimant dans la fiction, y compris celles citées ci-dessus, explorent également leurs potentielles limites et dérives, liées principalement à l'exclusion d'autres groupes. Mais comme le souligne Keller (2024) : « Le fait que [l'utopie] soit hantée par le risque de basculer dans son côté sombre ou dystopique ne fait que souligner que l'élan utopique est un processus, un mécanisme auto-correcteur et critique, qui vise un monde meilleur plutôt qu'un monde parfait » (p. 123)⁰⁸. Loin de signifier qu'il ne faut pas suivre les chemins qu'elles indiquent, les utopies donnent l'opportunité de construire une société riche d'expériences de réussites et d'erreurs, certes fictives, mais résonnant fortement avec le réel. Les alternatives économiques à des sociétés basées sur l'oppression de groupes minoritaires, souvent décrédibilisées, valent la peine d'être pensées, débattues, tentées. C'est ce que font déjà certains individus ou certaines communautés, qu'il s'agisse par exemple de la décroissance ou de l'écoféminisme, que mettent en pratique les deux récits discutés ci-dessous.

« Paresse pour tous·tes » : travailler moins, vivre mieux

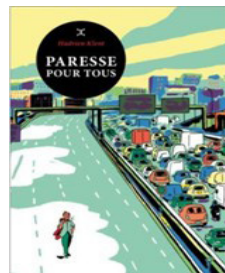


Illustration par Simon Roussin

« La paresse, ce n'est ni la flemme, ni la mollesse, ni la dépression. La paresse, c'est tout autre chose : c'est se construire sa propre vie, son propre rythme, son rapport au temps – ne plus le subir » (Klent, 2021, *Paresse pour tous*, p. 25).

Encore plus récent, et moins discuté que les œuvres citées ci-dessus, *Paresse pour tous* (2021) d'Hadrien Klent (pseudonyme de l'auteur français Raphaël Meltz) est une fiction politique à la fois utopiste et réaliste. Le personnage principal, Émilien Long, Prix Nobel (fictif) en économie, raconte sa folle aventure lorsqu'il décide de se présenter aux élections présidentielles françaises, avec un programme pour le moins surprenant : la paresse pour toutes et tous.

Travailler quinze heures par semaine : c'est la proposition du candidat qui, si elle peut faire hausser plus d'un sourcil, est pourtant basée sur des théories économiques bien réelles, citées à la fin de l'ouvrage. Son titre est d'ailleurs directement issu du manifeste *Le Droit à la paresse* (1880) du penseur socialiste français Paul Lafargue, qui questionnait déjà la place centrale qu'a prise la « valeur travail » dans la société capitaliste.

Le protagoniste a également été comparé à l'économiste français Timothée Parrique, auteur de *Ralentir ou périr : L'économie de la décroissance* (2022), qui a d'ailleurs défini *Paresse pour tous* comme une des « fictions aidant à penser la décroissance » (Parrique, 2024). Si Parrique (2024) juge important d'utiliser le terme « décroissance » par souci de rigueur scientifique et de clarté⁰⁹, le personnage d'Émilien Long parle plutôt de « paresse », un terme qu'il rem-

#08 Traduction de l'autrice. #09 Le terme « décroissance », pour Parrique (2024), a l'avantage d'indiquer clairement qu'il s'agit de sortir de la croissance pour produire et consommer moins.

place progressivement par celui de « coliberté ». L'ajout d'un suffixe exprimant la simultanéité souligne comment diminuer la production et la consommation peut mener à une forme de liberté respectueuse de celle des autres êtres vivants.

Redéfinir les valeurs sociétales liées à l'économie et au travail permet, dans *Paresse pour tous*, d'envisager l'émergence d'une société plus solidaire et harmonieuse. Fort de ses connaissances théoriques en économie, mais surtout de sa capacité à tisser des liens, le protagoniste amène progressivement les citoyen·nes français·es à remettre en question une économie axée sur le profit. Le programme politique d'Émilien Long devient alors porteur d'utopies déjà bien documentées, où produire, consommer et travailler « moins » permet de vivre « mieux »¹⁰. Trois heures de travail par jour, cela signifie en effet pouvoir disposer de son temps d'une manière qui fait sens, pour l'individu comme pour la communauté. Laisser de la place à l'entraide, au bénévolat, au soin, au jardinage, à des déplacements plus lents et plus légers, ou simplement au repos et au ressourcement.

Le roman *Paresse pour tous* agit également, par son style et sa forme, comme une invitation à la paresse. Ralentir, s'arrêter et lire (en particulier de la fiction) deviennent des gestes de résistance dans une société ultrarapide, ultraproductiviste et ultraconsommériste. Intégrant subtilement la théorie dans la fiction, le récit donne autant voire plus d'importance aux moments que le protagoniste passe avec ses enfants et ses proches, qu'à ceux retraçant son parcours électoral et ses théories économiques. Car la vie, semble insister l'œuvre, se trouve dans ces moments suspendus et de convivialité, dont peut nous priver une société axée sur le travail. Chacune des scènes du récit s'avèrent toutefois être autant au service de la vulgarisation scientifique que de la fiction, puisque l'intime se mêle constamment au politique, rappelant leurs liens insécables.

Paresse pour tous propose une réflexion politique profonde, de l'économie jusqu'à la participation démocratique, en passant notamment par notre relation au numérique¹¹, tout en explorant ses limites – en imaginant, notamment, des dia-

logues avec les agriculteurs et agricultrices qui se sentent négligé·es face aux décisions écologiques, ou les personnes qui souhaitent garder leur activité professionnelle au centre de leur vie. D'abord axé sur la question du travail, c'est finalement un véritable modèle sociétal alternatif que propose un récit entremêlant théorie et utopie, n'attendant plus qu'une mise en pratique adaptée à son contexte.

« ReSisters » : vers une société du soin



« Imaginez : toutes les nounous du quartier gagnent au loto, et du coup elles arrêtent de s'occuper des enfants des autres » (Burgart Goutal & Chapon, 2021, *ReSisters*, s.p.)

Le roman graphique *ReSisters* (2021), de l'autrice et chercheuse française Jeanne Burgart Goutal et l'illustratrice française Aurore Chapon, imagine le chemin vers un futur à nouveau désirable, avec une approche davantage intersectionnelle. L'œuvre entremêle à nouveau fiction et théorie, ici à partir des mouvements écoféministes, qui font le lien entre l'oppression de la terre et celle des femmes.

Le récit suit plusieurs personnages en 2030, dans une réalité post-covid, où les crises sanitaires, environnementales et économiques impactent profondément le quotidien de Lila, Mehdi, Naël, Parvati, Sandy et Pierre. Toutes et tous tentent de continuer à vivre dans une société épuisée par « la course au profit, l'épuisement des ressources et la restriction de liberté »¹².

#10 La suite de *Paresse pour tous* (2021) se nomme d'ailleurs *La Vie est à nous !* (2023). #11 Si vous souhaitez vous dégoogliser, l'informaticienne fictive (et potentielle future ministre du numérique dans *Paresse pour tous*) Marguerite vous conseille d'ailleurs de visiter le site framalibre.org pour vous « dégoogliser » ! (Parrique 2024) #12 Selon le résumé de l'ouvrage présenté sur la 4e de couverture.

ReSisters dépeint ainsi un récit dystopique mais proche du réel, où l'utopie résiste néanmoins, lorsque ces personnages atterrissent mystérieusement au sein d'une « communauté en rupture avec le système "capitaliste patriarcal néocolonial" »¹³ inspirée des idéaux écoféministes, les *ReSisters*. Celles-ci refusent « le sacro-saint "progrès" sans pour autant aspirer à un "retour en arrière" » et « explorent des idées, des rituels, des actions de désobéissance pour régénérer le monde à la lumière des enjeux contemporains »¹⁴. L'espoir de justice, de solidarité et de convivialité resurgit alors, dans une société où ces valeurs semblaient disparues.

Brisant de nombreux codes aussi bien sociétaux que narratifs ou graphiques, *ReSisters* mêle humour, illustrations et philosophie pour tisser une utopie dans la dystopie. Celle-ci prend en compte l'importance de croiser les regards et les luttes, en réponse au risque de devenir utopie pour l'un (ou l'une), et dystopie pour l'autre : « On ne croit plus au féminisme séparé de l'écologie, pas plus qu'à l'écologie séparée du féminisme, ni à ces enjeux s'ils sont séparés des combats sociaux, antiracistes et décoloniaux. C'est vital de penser l'interconnexion des luttes, parce que, si on les sépare, même les plus beaux idéaux tournent au vinaigre ! » (*ReSisters*, s.p.).

Le style graphique de Chapon s'allie au propos, en célébrant la diversité des corps, des origines et des genres à travers des formes et des couleurs expressives, qui refusent aussi bien l'essentialisation qu'une approche *colorblind*¹⁵. Les visages – mauves, verts ou encore oranges – changent en effet de couleurs au fil des planches, sans pour autant effacer leurs origines exprimées via d'autres moyens narratifs et visuels, mais en accentuant davantage l'ambiance ou les émotions liées aux scènes représentées. L'esthétique écoféministe prend ici soin des personnages et du lectorat, dans une célébration des singularités physiques comme psychiques.

Grâce à son amie Parvati (étudiante venue d'Inde en France), Pierre (jeune cadre dans l'entreprise *Unibioo*) découvre l'envers du décor de cette multinationale, laquelle fait du bio dans une logique capitaliste de mondialisation et d'expansion, en reproduisant un regard colonial qui néglige et

dévalorise les savoirs et les pratiques locales. Lors d'un voyage en Inde, Pierre finit par accepter de rencontrer Kamla¹⁶, qui mène des actions pour améliorer les conditions des femmes tout en apportant des solutions aux problèmes environnementaux. *ReSisters* intègre alors, comme le fait également l'écoféminisme, une critique du « progrès » et du « développement » tels qu'imposés par l'Occident. L'œuvre révèle également la difficulté, pour les femmes subalternisées, non pas à parler, mais bien à être écoutées¹⁷.

En France, Sandy – qui nettoie les locaux d'*Unibioo* et dont Pierre ne cesse d'oublier le prénom – décide, avec plusieurs autres femmes, de tourner à leur avantage le fait de ne pas être écoutées : « Personne ne nous regarde, personne ne nous voit, personne ne nous écoute, personne ne nous entend. Pourtant, en théorie, on a un pouvoir de dingue. Tout repose sur nous. En un sens, on est les piliers de la société, la colonne vertébrale sans laquelle s'effondreraient les familles, les entreprises, le monde tel qu'il s'est construit » (*ReSisters*, s.p.). L'œuvre rejoint ainsi les propos de l'économiste Geneviève Azam (2020), qui suggère que « les activités considérées comme secondaires par rapport à l'extraction, la production et l'accumulation » pourraient être celles « qui contiennent la possibilité d'un futur et d'une égale dignité pour toutes et tous » (p. 24). Dans un geste d'empouvoirement¹⁸, *ReSisters* imagine la résistance de plusieurs femmes assignées au travail dit reproductif¹⁹ à travers le monde, afin de construire une société axée vers la solidarité et le soin : de soi, des autres, et de la Terre.

^{#13} Ibid. ^{#14} Ibid. ^{#15} L'éducatrice et conférencière Estelle Depris décrit le *colorblindness* comme une idéologie qui entraîne « l'émergence d'une nouvelle forme de racisme qui, en négligeant la race, rend invisibles les expériences de personnes non blanches et donne l'impression que, tant qu'il est ignoré, le racisme systémique n'existe pas dans notre société » (p. 140). ^{#16} Personnage fictif inspiré de Kamla Bhasin, co-fondatrice de l'ONG écoféministe Jagori et autrice de *Feminism and its Relevance in South Asia* (1986, Kali for Women). ^{#17} Tout comme le démontrent également les réflexions issues des *Subaltern Studies*, notamment autour de l'essai très discuté de la théoricienne indienne Gayatri Chakravorty Spivak, « Les subalternes peuvent-elles parler ? » (1988). ^{#18} De l'anglais *empower*, « empouvoirement » désigne le processus selon lequel un groupe gagne ou regagne du pouvoir d'agir et de décider par soi-même (autodétermination). ^{#19} En opposition au travail dit productif, le travail dit reproductif désigne le travail non-rémunéré lié aux tâches ménagères et de soin (nettoyage, cuisine, garde des enfants, ...), encore généralement réalisé par les femmes.

« Pour quel univers utopique et post-capitaliste êtes-vous fait.e ? » Pour le savoir, il suffit de répondre au test proposé par Socialter, dans son numéro sur la science-fiction (n°71) ou via son site internet !

Et surtout, à prendre soin de rester critiques et à l'écoute, pour redéfinir les utopies lorsqu'elles en écrasent d'autres. C'est seulement ainsi que nous pourrons enfin changer de cap, pour naviguer collectivement vers des futurs à nouveau désirables. ●

Oser l'utopie

Dans l'émission *Radio France*, les réponses de Timothée Parrique (2025) à la question « Pourquoi est-il plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme ? » posaient le constat d'une « crise de l'imagination collective »^{#20}, basée sur le « présentisme » : « On est enfermés dans le présent, et on n'arrive pas à imaginer un futur qui soit radicalement différent ». Et ce, malgré une longue histoire d'initiatives et d'alternatives économiques pré et post-capitalistes, réelles comme fictionnelles. Un numéro de *Socialter* soulignait d'ailleurs encore récemment (août/septembre 2025) que les imaginaires issus de la science-fiction aident aussi à penser un basculement sociétal. Les romans *Paresse pour tous* et *ReSisters*, plus ancrés dans le réel ou le réalisme magique^{#21}, réaffirment la légitimité des utopies pour inspirer et proposer des pistes alternatives, tout en explorant leurs obstacles et limites potentielles. De tels récits permettent, aussi, de s'armer d'espoir et de joie pour continuer à résister.

Les sources d'inspiration, de la fiction à des initiatives concrètes – individuelles, communautaires ou politiques – ne manquent donc pas. L'ouvrage *Plurivers* documente d'ailleurs une variété d'initiatives transformatrices à travers le monde, y compris la décroissance (Demaria & Latouche 2025) et l'écoféminisme (Terreblanche 2025). Dans leur contribution à cet ouvrage portant sur les économies communautaires^{#22}, Gibson-Graham (pseudonyme de deux économistes féministes) rappellent qu'elles soutenaient déjà en 1996 « que celles et ceux qui souhaitaient changer le monde étaient en train d'ignorer toute une série de modèles économiques » (p. 273). Encore plus que de proposer de nouveaux récits, il importe aujourd'hui de veiller à ce que les utopies – au pluriel – redeviennent des boussoles, plutôt que des idéaux dévalorisés car jugés inatteignables.

PAR ALICIA LAMBERT
CHARGÉE DE PROJETS À LA FUCID

^{#20} Selon un post Instagram publié par France Inter le 12 août 2025. ^{#21} Le réalisme magique désigne un courant littéraire où la magie intègre le réel, effaçant ainsi les frontières entre ces deux espaces, ce qui est le cas, dans une certaine mesure, dans le roman graphique *ReSisters*. ^{#22} Approche locale portée par la communauté.

Bibliographie

- « Test : Pour quel univers utopique et post-capitaliste êtes-vous fait-e ? », 2025 (août/septembre), *Socialter (Quand la science-fiction fait sa révolution)*, n°71.
- Atwoord Margaret, « God Is in the Details », *The New York Times Web Archive*.
- Azam Geneviève, 2020, « Créer une alliance avec la terre », *Après la pluie : horizons écoféministes* (dirs. Ducretot Solène & Jehan Alice), Tana éditions.
- Berns et al., 2025 (27 juin), « Former les humanistes de demain : un impératif pour une société éclairée », *Le Soir*.
- Bhasin Kamla & Nighat Said Khan, 1986, *Feminism and its Relevance in South Asia*, Kali for Women.
- Burgart Goutal Jeanne & Aurore Chapon, 2021, *ReSisters*, Tana éditions.
- Demaria Federico & Latouche Serge,, 2022, « Décroissance », *Plurivers : un dictionnaire du post-développement* (dirs. Kothari et al.), Wildproject, pp. 215-218.
- Depris Estelle, 2024, *Mécanique du privilège blanc : Comment l'identifier et le déjouer ?*, Binge Audio.
- Gibson-Graham J.K., 2022, « Économies communautaires », 2022, « Écoféminisme », *Plurivers : un dictionnaire du post-développement* (dirs. Kothari et al.), Wildproject, pp. 273-276.
- Keller Céline, 2024, *Who is Afraid of Degrowth?*, Auto-publié.
- Klent Hadrien, 2022, *Paresse pour tous*, Le Tripode.
- Klent Hadrien, 2024, *La vie est à nous*, Le Tripode.
- Kothari Ashish, Salleh Ariel, Escobar Arturo, Demaria Federico & Acosta Alberto, 2022, *Plurivers : un dictionnaire du post-développement*, Wildproject
- Lievens Laurent, 2022 (9 septembre), « Pourquoi je quitte la Louvain School of Management (Belgique) ? », *Mediapart*.
- Parrique Timothée, 2022, *Ralentir ou périr : l'économie de la décroissance*, Le Seuil
- Parrique Timothée, 2024 (8 avril), « Réponse à Hadrien Klent : Paresse et décroissance », Timothée Parrique [site officiel].

- Parrique Timothée, 2025 (5 août), « Timothée Parrique : comment, pour ne pas périr, ralentir ? » [entretien par Charles Pépin], *Radio France*.
- Spivak Gayatri Chakravorty, 1988, « Can the Subaltern Speak », *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory : A Reader* (dirs. P. Williams & L. Chrisman), Columbia University Press, pp. 66-111.
- Terreblanche Christelle, 2022, « Écoféminisme », *Plurivers : un dictionnaire du post-développement* (dirs. Kothari et al.), Wildproject, pp. 243-246.